

## La jeune femme et la fleur

Non ! Ce ne sont pas des cabanes pour les enfants, encore moins des niches pour les chiens, ce sont des abris à vélo ! Ce jour-là, arrivant à la bibliothèque, j'ouvre la porte d'un de ces box et je tombe de nouveau sur ces deux garnements. « Allez, fichez le camp d'ici ! » leur crié-je. « Ce n'est pas un endroit pour jouer. » J'attends, impatient, qu'ils partent pour enfin pouvoir ranger mon vélo. Si je n'avais pas autre chose de plus important à faire, j'irais me plaindre auprès de leurs parents. Ce n'est pas un comportement acceptable, encore moins aux abords d'une bibliothèque.

Comme à mon habitude, je me dirige vers la salle d'étude, m'installe à ma table et m'assieds sur ma chaise. Je sors les feuilles, les crayons, et m'apprête à écrire. Mais comme à chaque fois, je bloque. Une force supérieure m'empêche d'écrire le moindre mot, de réfléchir sereinement, et de faire émerger la moindre idée sur laquelle étendre mon prochain roman.

Des heures durant, je reste assis là, me frottant la tête et me torturant l'esprit de sempiternelles réflexions. Jamais je n'ai eu autant de difficultés à exercer mon métier.

Le lendemain, arrivant à la bibliothèque, j'ouvre la porte du box à vélo et, de nouveau, je tombe sur ces deux gosses, prenant l'endroit pour une prison dont il faut s'échapper.

- Dehors ! Je vous ai déjà dit de ne pas jouer ici. Allez, du balai !
- Vous êtes méchant ! me sort l'un d'eux.
- Et pas gentil, complète le deuxième.

Je ne rétorque rien, pas le temps à consacrer à ce genre de balivernes. Je range toujours mon vélo à droite, mais aujourd'hui, un autre a déjà pris cet espace : un vélo très coloré, un peu trop même, avec des fleurs peintes le long des tubes. Je me fraye un passage, n'hésitant pas à le pousser afin de pouvoir convenablement ranger le mien.

Mais alors que je serre l'antivol autour de ma roue, j'aperçois, sur le sol, un pétale de fleur rouge. Sa couleur est vive, presque surnaturelle, et il sent très bon. Je le ramasse et le range dans mon portefeuille.

Je n'ai rien écrit aujourd'hui, une fois de plus. À la place, j'ai sorti ce pétale et ai imaginé tout le chemin qu'il a dû faire pour arriver jusqu'à moi, la manière dont il s'est détaché de sa mère la fleur, dont le vent l'a emmené, les rencontres qu'il a dû faire durant son périple, et la faible probabilité pour qu'il se retrouve maintenant dans ma main. J'ai même pensé à l'écrire, avant de me raviser : cela n'intéresserait personne.

Le jour suivant, fort heureusement, les deux gamins ne sont pas là. Ils auront enfin fini par comprendre. Je m'installe à ma table, m'assieds sur ma chaise, et commence la non-rédaction de mon non-roman.

Mais alors que je suis perdu dans mes pensées, j'entends quelqu'un glousser dans le fond de la salle : les rires d'une jeune femme, assurément. Je me retourne et la vois, délicieusement assise dans ce fauteuil, un livre dans une main et l'autre dans les cheveux, tournant et retournant une mèche entre ses doigts.

Parcourant sa silhouette, je découvre, à sa chaussure, une petite fleur rouge, sans aucun doute le nid duquel mon pétale est tombé. Finalement, son périple n'aura pas été aussi périlleux que je l'imaginais. Mais quelle étrangeté que d'accrocher ainsi une fleur à sa

chaussure. Une telle douceur dans l'apparence ne peut que traduire la bonté certaine de son âme. Détournant le regard de son livre, comme si elle pouvait sentir le mien, nos yeux se rencontrent l'espace d'une seconde. Elle me sourit, et je reste interdit. Il faut absolument que j'arrête de la regarder, cela devient suspicieux, dérangeant. Reprends ton crayon, concentre-toi. Mais de nouveau, je l'entends rire. Je m'autorise à la regarder, mais cette fois-ci en glissant mes yeux à travers les livres sur l'étagère. Ainsi, je peux voir sans être vu.

Du moins, c'est ce que je croyais. Quand, à deux reprises, elle me surprend, je comprends que je suis allé trop loin. Je sens mon heure arriver en l'entendant se lever, s'approcher de moi et s'arrêter à ma hauteur. Je ferme alors les yeux et accepte la sentence qu'elle m'infligera.

- Sur quoi est-ce que vous travaillez ? demande-t-elle innocemment.

Je reste muet, j'ose à peine la regarder.

- Pardon ?
- Excusez-moi si je vous dérange, mais voilà plusieurs jours que je vous vois assis à cette table, le regard si sérieux et concentré, que je me demande bien ce qui requiert autant votre attention.
- Je... Je... J'écris un roman, du moins j'essaie.
- Oh, vous êtes écrivain ?
- En effet, ça vous surprend ? dis-je en redressant le buste et en me plongeant dans ses yeux.
- Non, pas du tout, et puis après tout, on ne juge pas un livre à sa couverture.

Je lui souris. Voilà une réponse pleine de bon sens.

- Et sur quoi écrivez-vous ? poursuit-elle.
- Pour l'instant, rien. Je cherche. En réalité, je viens ici pour trouver l'inspiration, voyez-vous. Je sais, c'est un peu idiot, vous allez me dire, mais...
- Au contraire.
- Pardon ?
- Je ne vois pas de meilleur endroit qu'une bibliothèque pour écrire une histoire.

J'avais plongé dans ses yeux ; désormais, je m'y noie.

- Vous avez parfaitement raison, je n'avais pas vu les choses sous cet angle.
- En tout cas, j'espère que vous trouverez l'inspiration, monsieur l'écrivain.

Elle me sourit et disparaît par le grand escalier. Je jure qu'un sourire comme celui-là peut sauver une vie.

Toute la nuit, je ne fais que penser à elle, à notre entrevue, aux mots que nous avons échangés, à ce que j'aurais dû dire, à ce que j'aurais pu faire en mieux. Je griffonne rapidement sur une feuille les idées qui jaillissent instinctivement de mon esprit, mais la fatigue me prend

vite, mes yeux se ferment sur son visage et sa voix rythme les battements de mon cœur.

Au matin, je prends le temps de me préparer, ce que je ne fais jamais d'habitude. Sans pour autant m'en tartiner le visage, je m'éclaircis les traits avec un vieux tube caché au fond d'un tiroir et nommé « crème de jour ».

À plusieurs reprises, je sors le pétale et le respire : il me rappelle son parfum.

Sur le chemin de la bibliothèque, je pédale comme si je faisais la course, et je me surprends à sourire. Autour de moi, les arbres sont en fleurs, et le vent fait pleuvoir les pétales sur mon passage.

En ouvrant le box à vélo, je trouve les deux enfants en train de jouer.

- Excusez-moi, je ne fais que passer. Je pose mon vélo et je m'en vais. Amusez-vous bien.

J'ai sorti les feuilles et les crayons, mais seulement pour planter les accessoires. Je ne fais en réalité que préparer le décor. Une fois qu'elle apparaîtra, la scène commencera.

La voilà. On s'échange un sourire, elle s'approche.

- Alors, monsieur l'écrivain, où en est votre roman ?
- Toujours derrière la ligne de départ, je le crains.
- Combien de temps croyez-vous que cela va durer ?
- Je ne sais pas, le moins possible j'espère, j'attends que l'inspiration vienne à ma rencontre
- Peut-être que vous vous y prenez mal ?
- Comment ça ? fis-je, interloqué.
- Sans vouloir remettre en question votre talent littéraire, voilà plusieurs jours que vous n'écrivez rien. Peut-être devriez-vous changer la manière dont vous travaillez. Manifestement, cet endroit ne vous inspire pas beaucoup.
- Et que proposez-vous ?

Elle s'assoit en face de moi.

- Je pourrais vous aider, dit-elle sans hésiter et avec un brin d'excitation.
- M'aider ?
- Oui. Je ne suis pas une spécialiste, encore moins une écrivaine, mais j'ai de bonnes idées, parfois.

Elle a ce ton innocent et plein d'amabilité, de ceux qui donnent beaucoup sans chercher la récompense.

- Et pourquoi pas, après tout ? C'est un exercice que je n'ai encore jamais pratiqué.
- Super ! Alors, reprenons depuis le début.
- Parfait, c'est justement là où je me suis arrêté.
- Avez-vous une idée, ou les prémices d'une idée ?
- Non, rien.
- Un genre précis ?
- Non.
- Un lieu ? Un nom ?
- Non et non.
- Fictif ? Réel ?

- Je ne sais pas. J'ai parfois le début de quelque chose, mais, rapidement, je le balaie par manque d'originalité ou d'intérêt.
- Très bien, c'est plus compliqué que ce que je pensais.
- Content que vous compreniez ma situation.

Pendant quelques secondes, elle ne dit plus rien.

- Je pense que vous tournez en rond, dit-elle en pointant son doigt long et fin vers moi.
- Oui, c'est bien ce que je crois aussi, dis-je en pointant le mien dans sa direction.
- Mais non pas par manque d'inspiration, mais parce que vous oubliez un élément essentiel.
- Lequel ?
- Écrire. Simplement. En vous laissant guider par les mots. Vous savez, je crois, sans me tromper, que tous les thèmes, tous les genres, toutes les émotions ont déjà été retranscrits. Et ce n'est pas grave, parce que l'important, ce n'est pas ce qui est raconté, mais la manière dont s'est raconté.
- Je crois bien que vous avez raison sur ce point.

Nous échangeons ainsi une bonne heure, peut-être deux. Mes feuilles restent blanches, mais j'en sors profondément enrichi.

- C'est classique, tout premier écrit est essentiellement autobiographique, lui expliqué-je. On parle d'abord de ce que l'on connaît, de ce qui nous touche.
- C'est intéressant.

Elle se frotte le menton. Elle a cet air mignon quand elle réfléchit.

- On n'est jamais autant bavard que lorsque l'on écrit. Ouvrez un livre, et vous saurez ce qu'il se cache dans l'esprit de son auteur.
- Et que se cache-t-il dans le vôtre ?

Je la regarde, intensément. Si mes yeux pouvaient parler, ils me supplieraient de ne plus jamais quitter les siens.

- Pour le moment, rien, puisque cette page est blanche. Mais vous m'avez donné de quoi réfléchir.
- Content de l'avoir pu aider.

Elle regarde sa montre.

- Il faut que j'y aille, j'ai été ravie de parler avec vous.
- Le plaisir est pour moi.

Elle se lève, mais je l'interpelle une dernière fois.

- Au fait, j'aime beaucoup cette petite fleur accrochée à votre chaussure.

Elle la regarde et me remercie.

J'ai écrit toute la nuit, à une vitesse folle, avec une grande promptitude et sans même me relire. Jamais je n'avais autant écrit en si peu de temps. Il est beaucoup plus simple d'écrire sans cette charge mentale au bout des doigts.

Ce matin, je porterai de la couleur. Fini le noir. Et si jamais elle m'interroge sur ce soudain changement vestimentaire, je saurai quoi répondre : l'idée m'étant venue dans la nuit. Une réponse qui la fera sourire, assurément.

Dans le box à vélo, je retrouve avec joie les deux gentils petits enfants qui jouent, et je leur demande s'ils s'amuse bien, et surtout de faire bien attention à ne pas se blesser. Ils me remercient, mais d'un ton quelque peu décontenancé.

Je m'installe à une table, pose le pétale, et poursuis la rédaction. J'écris comme si elle me regardait écrire, et cela me berce, me rassure.

- Tiens ! Monsieur l'écrivain en pleine prose.

Je me redresse rapidement. Je ne l'avais même pas vue arriver, et l'espace d'une seconde, je n'y pensais plus, la croyant à mes côtés depuis tout ce temps.

- Et en couleur, en plus ! Je ne vous avais jamais vu autrement qu'en noir.

C'est mon moment.

- J'accompagne l'arrivée du printemps !

Cette réplique sonnait bien mieux dans ma tête. Elle me sourit, sans doute par politesse.

- Vous savez, au début, j'ai cru que vous étiez un homme froid, antipathique et solitaire. Mais il y a bien quelque chose d'intéressant qui se cache en vous, et qui vaut la peine qu'on s'y intéresse. J'ai hâte de lire votre roman, une fois que vous l'aurez écrit.

C'est le plus beau compliment que l'on m'ait jamais fait.

- Merci. Vous serez ma première lectrice.

Elle m'interpelle une dernière fois.

- Au fait, j'aime beaucoup votre petit pétale.

Aujourd'hui, pour la première fois de ma vie, je suis entré chez un fleuriste. Je me suis adressé au vendeur avec le ton le plus simple et innocent possible en demandant :

- Une petite fleur, s'il vous plaît.
- Une petite fleur ? Une fleur ou un bouquet, vous voulez dire ? me répond-il, étonné.
- Non, non, juste une petite fleur.

Son visage circonspect et les regards échangés avec ses collègues m'indiquent qu'il doit sans doute entendre cette phrase pour la première fois de sa vie.

- Je paierai pour le bouquet complet si ça pose un problème.
- Non, il n'y a pas de problème... Euh, très bien. Et quel type de... petite fleur voulez-vous ?
- Une qui surprend par ses couleurs, qui vous pousse dans vos retranchements, et qui ne perd rien de sa vitalité avec le temps.

Il réfléchit une minute, et finit par me tendre un spécimen affublé d'un nom latin imprononçable dont je n'ai retenu que la fin : « *giroflée* ».

Cette fleur, je la lui offrirai - et ma vie par la même occasion.

Cette nuit, je poursuis l'écriture de mon roman, mais les heures passent et je n'avance plus aussi vite que les jours précédents. Les phrases se font plus courtes et les mots finissent par ne plus s'écrire du tout. Je fais machine arrière et reprends depuis le début, mais la relecture est une épreuve difficile pour un écrivain : tout paraît plus fade avec le temps ; ce qui me paraissait beau et original hier apparaît laid et prévisible aujourd'hui. Je crains toujours de m'être laissé emporter, d'avoir confondu l'original et le banal, le profond avec l'abyssal.

Évidemment, mes peurs se confirment à chaque paragraphe, à chaque ligne et à chaque mot que je récite. Ils provoquent chez moi un sentiment d'inconfort, de honte. Je ne peux pas être

l'auteur d'un texte aussi pauvre et ridicule ? Rien n'est grand, rien n'est exceptionnel. Qu'est-ce qui différencie mon écriture, mon style — si tant est qu'ils existent — des autres ? Je ne suis qu'une pierre de plus à l'édifice navrant et insignifiant de la littérature fade et faussement romantique. Je pose mon crayon. J'arrête.

Le lendemain, je me rends à la bibliothèque dès l'ouverture et compte bien y rester jusqu'à ce qu'on me ferme les portes au nez. Il me suffit de la voir, d'entendre sa voix ou simplement son rire pour me faire avancer à nouveau. Elle est l'encre qui guide le chemin de mes pensées. Une heure passe, l'autre commence. Personne. J'erre dans les espaces, mais elle n'y est pas, dans les recoins et entre les rayonnages, non plus. J'interroge même les enfants qui jouent dans le box à vélo, leur demande s'ils ne l'ont pas vue, et surtout de me prévenir dans le cas contraire. La fleur à la main, j'attends, toute la journée, mais elle ne vient pas. Ni les deux jours qui suivent. Sait-elle que je l'attends ?

Cette nuit est plus terrible encore que les précédentes. Non content de raturer tous mes écrits, je suis pris d'une violente impulsion : les déchirer et les envoyer virevolter partout dans la pièce. Ils ne sont bons qu'à servir de tapis. Elle est partie, et je ne la reverrai sans doute plus jamais. Je m'assois et m'affale sur le bureau pour y déverser mon corps attristé et désespéré. J'espère au moins qu'elle se souviendra de moi.

À l'aube, je suis réveillé par le chant des oiseaux. Le soleil, encore timide, verse des couleurs orangées dans ma chambre et présente à mes yeux fatigués le spectacle désolant de mes colères nocturnes. Le vent matinal vient réveiller les arbres, et les fleurs tourbillonnent. Certaines viennent glisser sur ma fenêtre. Puis, subitement, un frisson, qui de bas en haut me raidit les muscles. Une sensation étrange, mais douce, apaisante. Je sors de mon portefeuille les deux fleurs maintenant fanées et les pose sur le bureau. Que disait-elle ? « Écrire. Simplement. » Je repense à ce que j'ai griffonné il y a quelques jours sur le coin de ma table de nuit. En le relisant, cela me semble bien. Très bien, même. Le début d'une belle histoire.

Ce jour-là, à la bibliothèque, j'écris, grâce à cette force intérieure qui me permet de réfléchir sereinement, et de faire émerger les idées les unes après les autres. Toujours accompagné par les deux petites fleurs, elles me rappellent pourquoi et pour qui j'écris.

Soudain, je vois quelqu'un s'arrêter à ma hauteur, avec, accrochée sur l'une de ses chaussures, une fleur rouge.

— Il paraît que vous me cherchez ? dit-elle de sa voix douce.

Je me redresse dans un soupir de joie à peine dissimulé.

— Toute ma vie, j'ai cherché quelqu'un comme vous.

Je lui tends la fleur qui lui est destinée, et nos mains s'effleurent. Le temps semble suspendu.

FIN